



## Pratiques culturelles et savoirs : les revues et la recomposition des frontières (1920-1980)

Journées d'étude du groupe du groupe « *Genèse et actualités des humanités critiques* » (GENACH)

Université de Liège, 22 et 23 juin 2016

**Thomas Franck et Fanny Lorent**

### D'un communisme hétérodoxe à un désengagement savant : trajectoire idéologique et revue de Gérard Genette

Dans le cadre d'une approche considérant le matériau revuistique comme trace des débats, des échanges et des évolutions politiques d'une socio-historicité donnée, la prise en compte de la trajectoire idéologique d'un théoricien particulier, dans ce cas Gérard Genette, permet de mettre en lumière une série de mécanismes collectifs à l'œuvre, de manière plus générale, dans le monde intellectuel français. Précisons ici que cette analyse s'inscrit dans la continuité d'un premier travail collectif consacré à la trajectoire théorique de Roland Barthes dans la revue *Communications*<sup>1</sup>. L'hypothèse que nous questionnerons se construit à partir du constat d'une récurrence philosophique propre à l'interdiscours intellectuel des années 1945 à 1970, d'une « obsession discursive » au sens que lui donne l'analyse du discours, à savoir le recours constant au marxisme et l'actualisation en France d'une philosophie politique allemande d'inspiration matérialiste. En effet, comme le note Paul Veyne dans *Et dans l'éternité je ne m'ennuierai pas*, le besoin de se situer et de se définir par rapport à cette tradition philosophique et politique semble véritablement structurer les positionnements et les repositionnements des intellectuels et de leurs organes d'expression collective (principalement dans les années 1950-1960). Nous nous référons notamment aux travaux de Jean-François Sirinelli et de Frédérique Matonti qui analysent l'influence de l'idéologie communiste sur le champ intellectuel français et, plus précisément, sur un ensemble de revues créées dans le courant des années 1940 à 1970 et qui, s'ils se réfèrent principalement aux intellectuels orthodoxes, montrent également l'ancre très forte des théories marxistes dans un ensemble de disciplines scientifiques développées au sein de ces revues et dans diverses sociabilités intellectuelles :

Il est vrai que l'engagement [communiste] des intellectuels et des artistes y a été [en France], au regard des autres démocraties occidentales, quantitativement important et que, contrairement aux pays du Bloc de l'Est, et *a fortiori* de l'URSS, il a reposé sur le « choix », et non sur la contrainte ou l'enrôlement obligatoire dans des organisations corporatistes. De même, dans les années 1950

<sup>1</sup> Cet article est paru dans le numéro 3 de la *Revue Roland Barthes* : Fanny Lorent et Thomas Franck, « Le projet sémiologique de Barthes dans la revue *Communications* », dans Jacqueline Guittard et Magali Nachtergael (dir.), *Revue Roland Barthes*, n°3, mars 2017.

[...], ces intellectuels se sont parfois montrés plus « orthodoxes » que leurs homologues soviétiques et les artistes ont volontiers produit un « art de parti » ainsi que sa théorisation<sup>2</sup>.

Nous aurons l'occasion d'évoquer plusieurs exemples des tensions suscitées par le recours à cette influence philosophico-politique au sein de diverses revues, notamment entre *Les Temps Modernes*, *Critique* et *La Table ronde*, entre *Socialisme ou barbarie*, *La Vérité*, *Preuves* et *Arguments* ou encore entre *Tel Quel*, *Poétique* et *Change*.

Notre levier de lecture se formulerait selon l'hypothèse suivante, croisant l'appréhension du marxisme en tant qu'obsession discursive et en tant que structuration idéologique d'une série de revues des années 1945 à 1970 : ces revues, aussi hétérogènes soient elles, se structureraient suivant une logique oppositionnelle de luttes, dans une prise en compte de quatre composantes interdépendantes, à savoir les composantes philosophique, politique, économique et historique. Premièrement, les revues semblent en effet manifester un besoin constant de se positionner *philosophiquement*, que ce soit par adhésion ou par opposition, par rapport à une série de thématiques héritées de Marx, dont la plus prégnante est la question de la dialectique et de ses implications théoriques dans le cadre d'une approche matérialiste. Deuxièmement, il apparaît que les revues étudiées se construisent et évoluent en fonction de la progression d'une certaine *politique* se revendiquant du marxisme et, une nouvelle fois, en fonction des oppositions politiques à cette idéologie et des contradictions que celle-ci fait naître – politiques intérieures et extérieures de l'U.R.S.S., différentes mouvances européennes du communisme, Guerre Froide, Printemps de Prague, insurrection de Budapest, Révolution culturelle, Mai 68, etc. Troisièmement, les revues se structurent selon des logiques de domination, suivant des luttes plus ou moins frontales s'apparentant à une concurrence *économique* mais également symbolique (les débats polémiques autour du marxisme sont en effet le lieu de tensions plus profondes entre revues<sup>3</sup>). Enfin, et c'est là un des enjeux majeurs de cette recherche, le mouvement *historique* dans lequel évoluent les revues serait un mouvement foncièrement dialectique en ce sens que plusieurs d'entre elles (se réduisant souvent, de manière caricaturale, à deux camps antagonistes) s'affrontent plus ou moins explicitement et fermement, à un moment historique précis, faisant émerger, par cette dialectique, une troisième position qu'une nouvelle revue, ou un nouveau groupe de revues, investit. Cette opposition structurale aboutissant à une position tierce, à une troisième voie, donne ensuite naissance à une restructuration de l'espace revuistique qui se dualise à nouveau et reproduit, en le dépassant constamment, le mouvement dialectique induit par cette reconfiguration. Tout comme les composantes philosophique, politique et économique, cette dernière composante historique met en lumière le fait que même une volonté de sortir des oppositions revuistiques instituées – principalement autour des querelles polémiques du marxisme –, en tentant d'initier un dialogue hors des luttes idéologiques, participe à la restructuration et au redéploiement de la dialectique à l'œuvre entre les revues. Ce parti pris d'analyser ces revues intellectuelles (dont la dimension militante est par ailleurs plus ou moins assumée) en lien avec une idéologie bien précise se justifie par le constat d'une récurrence des analyses et des titres d'articles consacrés au marxisme dans les revues de l'après-guerre et d'une corrélation assez récurrente entre la trajectoire idéologique des intellectuels et l'histoire du marxisme en France. Nous renvoyons à ce propos à la bibliographie de la problématique de thèse de Thomas Franck qui liste un large corpus d'articles consacrés à la réception du marxisme et de la philosophie allemande en France.

<sup>2</sup> Frédérique Matonti, *Intellectuels communistes. Essai sur l'obéissance politique*, Paris, La Découverte, 2004.

<sup>3</sup> Que l'on pense au cas de Sartre, Angrand et Garaudy entre les revues *La Pensée*, *Les Lettres Françaises* et *Les Temps Modernes* en 1946, à celui de Sartre, Merleau-Ponty et Lefort en 1953 entre *Les Temps Modernes* et *Socialisme ou Barbarie*, à celui de Goldmann et Rubel en 1957 au sein des *Temps Modernes* ou encore à celui de Genette et Sollers autour de *Tel Quel* des années 1965 à 1968 (voir *infra*).

Ainsi, la trajectoire idéologique particulière de Genette nous permettra de parcourir un panorama assez large de revues tout en focalisant notre attention sur leurs évolutions idéologiques significatives, structurées par un ensemble de facteurs politiques et historiques plus globaux. En effet, Genette collabore dans un premier temps à *Socialisme ou barbarie* et à *Arguments* en 1957, il publie dans *Tel Quel* dans le courant des années 1960, revue qu'il quitte un peu avant les événements de Mai 68, pour enfin créer sa propre revue, *Poétique*, en 1970. Ce parcours correspond à une série d'événements politiques et de dates clefs relatifs à l'histoire du marxisme, en France et en Europe, que nous tenterons de mettre en regard d'une histoire des revues. Afin d'étayer notre hypothèse et de comprendre le terreau idéologique dans lequel naît le premier engagement politique de Genette, nous évoquerons la période antérieure aux activités intellectuelles de celui-ci, période allant des années 1945 à 1956 et voyant l'émergence de revues fondamentales dans la généalogie que nous proposons : *Les Temps Modernes*, *Critique*, *La Nouvelle Critique*, *La Table ronde*, *Socialisme ou Barbarie*, *Preuves*, etc. Nous fonctionnerons donc suivant cinq temps chronologiques : le premier couvrant une première période de 1945-1946 à 1949<sup>4</sup>, le deuxième allant de 1949 à 1956-1957<sup>5</sup>, le troisième de 1957 à 1963<sup>6</sup>, le quatrième de 1963 à 1968<sup>7</sup> et enfin le cinquième de 1968 à 1970<sup>8</sup>. Cette chronologie, qui ne semble *a priori* pas répondre à une logique historique bien délimitée, correspond à une vie politique en étroite relation avec celle des revues – et plus encore avec le parcours de Genette au sein de celles-ci – que nous allons conjointement mobiliser et mettre en perspective.

## 1. 1945-1949. L'apogée communiste et l'obsession du P.C.F.

La première période qui nous occupera correspond au terreau idéologique préparant les prises de position de Genette au début et au cours des années 1950, celui-ci fréquentant un réseau intellectuel d'obédience majoritairement communiste ou marxisante, notamment lors de ses études au Lycée Lakanal puis à l'ENS ainsi qu'au sein du P.C.F. et du groupe « Socialisme ou barbarie ». Ami de Paul Veyne et de Pierre Bourdieu, Genette sera membre du Parti Communiste français jusqu'en 1956 (il sera d'ailleurs rédacteur en chef de *Clarté* dès 1954), parti qu'il quitte, tout comme Veyne, à la suite de l'invasion soviétique de Budapest. Ce premier temps de notre généalogie idéologique, structurant les premiers engagements de jeunesse de Genette, consiste en une analyse de l'importance qu'une série de revues accordent au P.C.F. et

<sup>4</sup> Les années 1945-1946 correspondent à la fin de la guerre, aux épurations du CNE, à la victoire historique du P.C.F. en novembre 1946, à l'instauration progressive de la Quatrième République, au développement de la Quatrième internationale, à la création des *Temps Modernes* et de *Critique*. L'année 1949 correspond quant à elle à la séparation de l'Allemagne, aux débuts de la Guerre Froide, à la création de *La Nouvelle Critique* (décembre 1948), de *La Table ronde* et de *Socialisme ou barbarie*.

<sup>5</sup> Les années 1956-1957 correspondent à la mise en lumière des crimes staliiniens, à la progressive déstalinisation, à l'insurrection de Budapest, au XX<sup>e</sup> congrès du P.C.U.S., au Grand Bon en avant en Chine, à la continuation de la guerre d'Algérie et au processus de décolonisation, à la création d'*Arguments*, au revirement hétérodoxe du marxisme de Genette ou encore au débat entre Goldmann et Rubel dans *Les Temps Modernes* à propos de l'édition de Marx.

<sup>6</sup> L'année 1963 correspond au revirement maoïste et au durcissement des positions idéologiques de *Tel Quel*, à l'après-Guerre d'Algérie ou encore à l'engouement des intellectuels pour les grèves des mineurs en mars-avril, grèves très importantes qui opposeront la gauche intellectuelle à de Gaulle (citons, en guise d'exemple, l'article d'André Gorz, paru dans *Les Temps Modernes* en avril 1963, « La grève des mineurs »).

<sup>7</sup> L'année 1968 correspond aux autogestions ouvrières, au Printemps de Prague, à Mai 68, aux révoltes des prisons, à la création de *Change*, à la dissension entre Genette et *Tel Quel*.

<sup>8</sup> Les années 1970 voient s'opérer un début d'une récession économique, les premières crises pétrolières en 1973-1979, l'avènement progressif d'une idéologie néo-libérale dominante, d'un point de vue économique et cognitif, et de ce qui est communément appelé la « fin des grandes idéologies », et la création de *Poétique* en 1970.

au marxisme, au cours des années 1945 à 1949, ceci délimitant et préfigurant l'horizon politique et idéologique des années 1950 autour d'une obsession discursive, à savoir la dialectique marxiste. Celle-ci amène en effet de nombreux intellectuels, dont Genette, à s'enfermer dans un débat interne à l'idéologie marxiste, à penser la supposée essence de la *dialectique matérialiste*, suivant un recours tantôt à l'œuvre de Marx, tantôt à celle de Hegel, et à ne pouvoir réellement sortir de polémiques duales structurées autour d'oppositions binaires (comme celle entre communistes et non communistes ou entre vrais et faux marxistes). À l'appui de ce constat, Veyne a relevé, non sans une certaine condescendance et un recul cynique, cet enfermement discursif et ce dialogue de sourds<sup>9</sup> produit par un dogmatisme idéologique stérile :

[...] au lendemain de la guerre le marxisme occupait une grande place dans les cervelles. Le Parti communiste, aujourd'hui presque disparu, était le plus peuplé et le plus bruyant des partis politiques de l'époque ; être marxiste ou ne pas l'être, telle était la question. Or le marxisme comportait une doctrine philosophique, le matérialisme dialectique, mais aussi une théorie de l'histoire, le matérialisme historique. Un historien, pour refuser le marxisme, devait pouvoir opposer dans sa tête théorie à théorie, option motivée et option motivée<sup>10</sup>.

On évoquera en guise d'exemple le cas de l'année 1946 qui voit une victoire sans précédent du P.C.F. en novembre, ceci influant directement sur les thématiques des articles publiés dans les revues analysées. Cette année est d'un intérêt double : d'une part elle met en lumière, notamment via les revues, un moment charnière dans l'histoire du marxisme en France et, d'autre part, elle marque un temps fort dans le premier engagement de Genette. Celui-ci déclare en effet, dans *Bardadrac*, qu'il est tenté dès seize ans par le trotskisme, lisant la revue *La Vérité*, avant de s'engager plus tard au P.C.F. Dès 1946, un véritable dialogue polémique se noue entre *Les Temps Modernes*, *La Pensée* et *Les Lettres françaises* où Sartre, entre autres, attaque le marxisme orthodoxe de Cécile Angrand et de Roger Garaudy. Face à cette dualité entre les revues proches du P.C.F. (auxquelles on peut ajouter, dès 1948, *La Nouvelle Critique*) et *Les Temps Modernes*, dont la volonté est de se positionner par rapport à une philosophie de la révolution tout en luttant contre le dogmatisme communiste (voir à ce propos les deux articles de Sartre « Matérialisme et révolution » parus en juin et juillet 1946), *Critique* apporte une position tierce, hétérodoxe, représentée notamment par Éric Weil (voir « À propos du matérialisme dialectique » et « Politique et bonne volonté » respectivement parus en juin et juillet 1946 dans *Critique*) et Alexandre Kojève (voir « Christianisme et communisme » et « Hegel, Marx et le christianisme » dans le numéro d'août-septembre 1946 de *Critique*). Ceux-ci s'attellent en effet à développer une réflexion autour du marxisme en questionnant la dialectique hégélienne, galvaudée selon eux par les débats caricaturaux des marxistes autour de l'opposition entre idéalisme et matérialisme. Se crée dès lors un débat entre la revue de Bataille et celle de Sartre autour d'une interprétation de la dialectique hégéliano-marxienne qui soit débarrassée des raisonnements stéréotypés développés par les idéologues de parti. Dans une moindre mesure, la revue *Esprit* participe également, avec « Critique du communisme » d'Emmanuel Mounier (octobre 1946) et « Liberté et révolution économique » de Dominique Olivier (décembre 1946), à alimenter les polémiques autour du marxisme et illustre le fait que, même en voulant lutter contre la montée d'une politique et d'une idéologie communistes, certaines revues reproduisent une obsession discursive qu'elles entendent par ailleurs dénoncer. Raymond Aron note à ce propos, dans « Une constitution provisoire », article paru dans *Les Temps Modernes* en juin 1946 : « Pour ou contre la prise du pouvoir par les communistes, la question décisive s'est trouvée, indirectement mais clairement, posée. [...] Le marxisme a fait école, même chez ses adversaires<sup>11</sup> ». Ce constat de l'importance du marxisme chez ses

<sup>9</sup> Voir à ce propos Marc Angenot, *Dialogues de sourds. Traité de rhétorique antilogique*, Paris, Mille et une nuits, coll. « Essai », 2008.

<sup>10</sup> Paul Veyne, *Et dans l'éternité je ne m'ennuierai pas. Souvenirs*, Paris, Albin Michel, 2014, p. 75.

<sup>11</sup> Raymond Aron, « Une constitution provisoire », dans *Les Temps Modernes*, n°9, juin 1946, p. 1627.

pourfendeurs, dans des revues de droite ou désengagées, illustre en quelque sorte ce que l'on a évoqué en introduction quant à la structuration dialectique de l'interdiscours revuistique autour de l'obsession du marxisme qui intègre ses propres oppositions. Le constat réalisé par Anna Boschetti quant à cette obsession discursive au sein des revues est véritablement éclairant et significatif :

Une époque devient pour une fois directement, ouvertement, l'objet de la médiation de ses intellectuels. C'est pourquoi leurs revues constituent un répertoire et un inventaire exceptionnels, et en même temps, le reflet d'une concorde-discorde [...]. L'actualité politique et sociale commande directement pour une bonne part les contenus des revues, si bien que leur chronologie pourrait se superposer, certes avec des décalages et des lacunes qui [...] sont significatives, à la chronologie des événements français et internationaux de l'époque. [...] Même les grands essais sur les rapports entre morale et politique, si caractéristiques des *T.M.*, et qui peuvent apparaître comme le tribut payé par l'existentialisme à un thème sacro-saint de la tradition philosophique, révèle, si on les rapporte à leur contexte (les discussions sur l'épuration, l'importance prise par le Parti communiste, les révélations sur le stalinisme), leurs racines contingentes, et leur fonction de morale laïque pour intellectuels désorientés. Cet étroit rapport avec l'époque est confirmé par la comparaison avec les autres revues, par l'attention que toutes accordent aux mêmes sujets<sup>12</sup>.

Face à ces « concordes-discordes » qui se perpétueront à la fin des années 1940 entre *Les Temps Modernes*, *Critique*, *La Nouvelle Critique*, *La Pensée*, *Les Lettres françaises* et *Esprit*, la revue *La Table Ronde*, créée en janvier 1949, entend sortir de cet enfermement discursif et idéologique. En effet, en prétendant, dans son texte de présentation, n'agir au nom d'aucune école ni d'aucun parti, la revue de Mauriac souhaite opérer un déplacement par rapport aux querelles intellectuelles afin de ne pas être l'instrument d'une idéologie ou d'un organe politique. Cette posture tierce, qui préfigure les projets d'un désengagement politique que d'autres revues reprendront, relève en réalité d'un nouveau positionnement idéologique, souvent motivé par un anti-communisme, par une apologie de la libre discussion exempte de tout *a priori* idéologique, ainsi que par une occultation des logiques de lutte et de domination. On constate pourtant, dans l'analyse des titres d'articles parus dans *La Table Ronde*, que les références au marxisme sont elles aussi nombreuses, preuve, comme on l'a déjà observé à propos d'Aron (acteur central dans la vie des revues d'après-guerre), que l'idéologie marxiste sous-tend tout le discours intellectuel d'époque. Nous reviendrons sur le cas de *Poétique* qui, bien que radicalement différent de celui des revues de l'immédiat après-guerre, incarne en quelque sorte une posture similaire *en réaction* à un enfermement idéologique, celle-ci radicalisant cet apolitisme puisque se voulant en marge du champ politique. Une lettre de Pleynet à Sollers<sup>13</sup> associe à ce propos cette posture apolitique à une posture de droite, ceci traduisant l'amalgame récurrent entre engagement politique et engagement marxiste et repoussant le désengagement vers un non positionnement et donc un conservatisme de droite, critique déjà adressée, dès la fin des années 1940, à *La Table Ronde*.

Avant de prendre en compte la revue *Socialisme ou barbarie*, dans laquelle Genette publie son premier article en 1957, il est essentiel de revenir sur l'importance de ce panorama, trop rapide et volontairement synthétique, des années 1945 à 1949 dans la compréhension de la position intellectuelle du théoricien. Comme on le voit, la prise en compte de quelques revues majeures permet de révéler une structuration de l'espace discursif revuistique en fonction des luttes idéologiques relatives à la montée du communisme dans l'immédiat après-guerre et, comme le note Boschetti, en fonction de « l'actualité politique et sociale [qui] commande directement pour une bonne part les contenus des revues, si bien que leur chronologie pourrait

<sup>12</sup> Anna Boschetti, *Sartre et « Les Temps Modernes »*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun », 1985, pp. 195-196.

<sup>13</sup> Marcellin Pleynet, cité dans Philippe Forest, *Histoire de Tel Quel*, Paris, Seuil, 1995, p.167.

se superposer, certes avec des décalages et des lacunes qui [...] sont significatives, à la chronologie des événements français et internationaux de l'époque<sup>14</sup> ».

Malgré ses premiers engagements orthodoxes, l'hétérodoxie intellectuelle de Genette semble évidente, celui-ci étant considéré par ses camarades de khâgne comme un communiste « folklorique » :

Notre figure de proue, [sic] était un fils d'ouvrier, Gérard Genette, avec sa physionomie d'intellectuel et son élégance de manières et de langage, qui sera un jour théoricien de la narration et prosateur de talent. Nos manières fantaisistes nous avaient valu, de nos condisciples, le surnom de « groupe folklorique » ; pire encore, un militant sévère nous stigmatisa du nom de « Saint-Germain-des-Prés marxiste »<sup>15</sup>.

Le milieu qu'il fréquente l'oriente vers l'un des grands pôles délimitant le monde intellectuel en cette fin des années 1940, à savoir l'engagement communiste orthodoxe (dont la légitimité a été acquise par l'engagement durant la seconde guerre mondiale). L'immédiat après-guerre se structure en effet de manière fondamentalement dual, à l'image du monde politique : gaullistes contre communistes, épurateurs contre criminels, résistants contre collaborateurs, pro-russes contre pro-américains, etc. L'engagement de Genette au sein du P.C.F. est en quelque sorte le résultat de tensions politiques et idéologiques matérialisées discursivement au sein des revues de la fin des années 1940 et du début des années 1950 qui imposent au monde intellectuel français, comme l'a noté Veyne, un dualisme éminemment rigide.

La progressive découverte des crimes staliniens, l'attitude soviétique en Allemagne occupée, les premières politiques nucléaires de l'U.R.S.S. et surtout la répression qui suivit l'insurrection de Budapest, soutenue par le P.C.F., vont progressivement ouvrir les champs politique, philosophique et intellectuel vers d'autres possibles et influencer les premiers articles produits par Genette dans diverses revues militantes. Cette lente ouverture d'un dialogue marxiste antisoviétique peut être symbolisée par la création de revues telles que *La Vérité*, *Socialisme ou Barbarie*, *Preuves*, *Arguments* et *Partisans* sur lesquelles nous allons nous concentrer dans la section qui suit. Dans le chapitre important consacrés aux revues communistes dans *Les Intellectuels communistes*, Matonti note que : « si les postures [des revues] sont plus diverses, c'est d'abord que la croyance des intellectuels communistes et le PCF lui-même ont changé, sous la contrainte de la dénonciation des crimes de Staline au XX<sup>e</sup> congrès du PCUS et de la répression de la révolution hongroise de 1956<sup>16</sup> ». Si l'historienne des idées insiste sur les conséquences d'un changement au sein même du PCF, il est important de relever que ces facteurs ont aussi et surtout influé sur les intellectuels et les revues hétérodoxes qui se sont vus légitimés par l'évidence de leurs dénonciations. C'est le cas de Genette qui quitte le P.C.F. et le marxisme orthodoxe, mettant fin à sa collaboration avec *Clarté*, au profit d'une hétérodoxie représentée par ses prises de position dans *Socialisme ou barbarie* et *Arguments*.

## 2. 1949-1957. Le projet d'une troisième voie marxiste hétérodoxe

Dans *Bardadrac*, Genette revient sur ses engagements de jeunesse et sur les prémisses de son « flirt avec *Socialisme ou barbarie* » en ces termes :

<sup>14</sup> Boschetti, *Op. cit.*

<sup>15</sup> Veyne, *Op. cit.*, p. 62.

<sup>16</sup> Matonti, *Op. cit.*

À cette époque [1956-1957], les ex-staliniens désabusés étaient encore assez rares à transiter par « S ou B », qui visait plutôt la catégorie intermédiaire des ex-trotskistes orthodoxes, même si cette orthodoxie-là présentait déjà son propre éventail de nuances et de dissidences diverses. [...] je lui signalai [à Lyotard] qu'avant ce saut fatal [vers le P.C.F.] j'avais été moi-même un peu tenté par le trotskisme – c'est-à-dire plus exactement qu'autour de mes seize ans j'avais dû réciter du Prévert à la veillée dans les Auberges de jeunesse, lire avec fièvre un ou deux numéros de *La Vérité*, trouver que les labels « Quatrième internationale » et « Parti communiste internationaliste » ne manquaient pas d'allure dans le paysage politique de l'après-guerre [...].<sup>17</sup>

Le début des années 1950 voit la création de plusieurs revues de tendance trotskiste et marxiste hétérodoxe, dont *Socialisme ou barbarie* créée en 1949, *Preuves* en 1951 et, plus tard, *Arguments* en 1956 et *Partisans* en 1961. Ces revues sont la preuve d'une évolution idéologique du monde intellectuel qui ne se structure plus autour de l'opposition entre communistes et anti-communistes mais initie au contraire un débat interne au marxisme tout en dénonçant l'imposture soviétique. Le titre de l'article que Genette publie dans *Socialisme ou barbarie* est significatif de cette évolution, ces revues symbolisant en quelque sorte la véritable « opposition communiste en France » au sens d'une opposition non orthodoxe et se structurant en réaction à un ensemble d'événements politiques induits par le pouvoir soviétique (nous renvoyons aux notes 4 et 5 qui justifient notre découpage chronologique et qui doivent être mises en relation avec cet extrait) :

Avec la mort de Staline, la « politique Malenkov », le XX<sup>e</sup> Congrès et le rapport Kroutchev s'ouvre en apparence une nouvelle période. Non seulement quelques-uns des dogmes les mieux assis de l'orthodoxie stalinienne sont révoqués, mais la direction russe de l'ex-Komintern semble à la recherche d'un cours nouveau. Les militants ébranlés par les « révélations » officielles ou officieuses, déçus par l'orientation intérieure du P.C.F. (problème algérien, politique d'unité), irrités par l'arbitraire, les incohérences ou les absurdités de son idéologie (théorie de la « science de classe », tendance au nationalisme culturel, antimalthusianisme obscurantiste) et vaguement tentés par la « voie yougoslave » se persuadent peu à peu qu'ils ont à l'Est des garants et des alliés, et qu'ils sont plus proches de la nouvelle orthodoxie que leurs propres dirigeants<sup>18</sup>.

Dans cet article, Genette entend mettre en avant les possibilités d'une résistance communiste hétérodoxe en opposition au stalinisme du P.C.F en dénonçant une série d'échecs politiques du parti et de l'U.R.S.S. : procès de Moscou, pacte germano-soviétique, affaire Tito, théorie de la « science de classe », tendance au nationalisme culturel, antimalthusianisme obscurantiste, répression de l'insurrection de Budapest, etc. Selon Genette, l'opposition communiste interne au P.C.F. « renforce le parti plutôt qu'elle ne l'affaiblit<sup>19</sup> ». On peut voir dans cette analyse une critique des effets de l'enfermement dogmatique d'un marxisme orthodoxe qui, en ne sortant pas des cadres idéologiques et discursifs rigides du P.C.U.S., reproduit une polémique interne à cette orthodoxie sans la bousculer et, partant, renforce la position de ce marxisme et se nie en tant que véritable opposition révolutionnaire : « en tant que super-orthodoxie, l'Opposition n'est qu'une super-mystification. En tant que tendance révolutionnaire authentique, elle ne peut se réaliser qu'en se démythifiant, c'est-à-dire en cessant d'être une Opposition<sup>20</sup> ».

Les revues qui s'opposaient à la fin des années 1940 au sujet d'un positionnement idéologique par rapport au marxisme étaient en quelque sorte tenues de prendre en considération le P.C.F. dont l'aura de parti des fusillés occultait, en partie, le dogmatisme. En effet, si *Les Temps Modernes* et *Critique* restaient très peu orthodoxes et très dures envers les intellectuels du P.C.F., leur souhait n'en était pas moins celui d'un dialogue et d'un rapprochement avec celui-ci. *A contrario*, l'évolution de plusieurs revues hétérodoxes au cours

<sup>17</sup> Gérard Genette, *Bardadrac*, Paris, Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2006, p. 550.

<sup>18</sup> Gérard Genette, « L'«opposition communiste» en France», dans *Socialisme ou Barbarie*, n°21, mars-mai 1957, 158.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 161.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 162.

des années 1950, telles que *Socialisme ou Barbarie*, *Preuves et Arguments*, marque un véritable projet de rupture par rapport à l'idéologie stalinienne du P.C.F. et une volonté d'initier une troisième voie hors du dualisme communisme/anti-communisme en réaction à l'évolution des politiques communistes. Il est utile de relever que *La Nouvelle Critique*, revue officielle du P.C.F. dont le premier numéro paraît en décembre 1948, constitue une charnière dans l'histoire du rapport des revues intellectuelles avec le marxisme puisque, par sa violence polémique et dogmatique, elle attaque nommément une série d'intellectuels qu'elle considère fort grossièrement comme des bourgeois au service du capitalisme. Ce moment doit être compris, dans l'histoire des revues, comme une première rupture entre les intellectuels et le P.C.F. Autre élément fondamental, la polémique qui oppose Sartre et nombre d'intellectuels, dont Merleau-Ponty, Lefort, Camus et Aron, dans les années 1952-1953, autour de l'article du directeur des *Temps Modernes* « Les communistes et la paix » constitue un nouveau temps fort dans cette histoire. Le revirement orthodoxe de Sartre et des *Temps Modernes* s'oppose à l'hétérodoxie d'une majorité d'intellectuels critiques envers le stalinisme du P.C.F., dont les animateurs de *Socialisme ou Barbarie*. À ce propos, Goulven Boudic a montré, dans le collectif *Les Revues et la dynamique des ruptures*, que la scission qui s'opère entre ces deux revues autour de l'attitude à adopter par rapport au P.C.F. est déterminante dans l'histoire des revues des années 1950.

L'article que Genette publie en septembre 1957 dans *Arguments*, « Notes sur *Socialisme ou Barbarie* », s'attèle à définir la position idéologique de *Socialisme ou barbarie* et à montrer en quoi cette revue sort de l'association systématique entre P.C.F. et marxisme en critiquant simultanément deux variantes du capitalisme : le capitalisme libéral des États-Unis et le capitalisme bureaucratisé et étatisé de l'U.R.S.S. Le projet philosophico-politique de la revue est exprimé en ces termes par Genette qui met en avant l'importance du « savoir dialectique » propre au marxisme, ce qui ancre la production discursive de l'auteur dans ce que nous avons délimité comme un interdiscours obsédé par la dialectique :

Pas plus que d'autres, les analyses du groupe *Socialisme ou Barbarie* ne peuvent être accueillies sans critique. Mais elles présentent cet intérêt, pour l'ensemble de la « gauche » française, qu'elles lèvent de façon radicale les équivoques et les contradictions de l'idéologie stalinienne et de ses diverses variantes, et qu'elles tentent de restituer au marxisme ses fonctions de savoir dialectique et de philosophie révolutionnaire<sup>21</sup>.

Par ailleurs, cet article évoque le débat qui eut lieu entre Sartre et Lefort au cours de l'année 1953 en citant l'article de ce dernier « Le marxisme et Sartre ». En outre, il mobilise, contre les politiques stalinien, les textes de Marx et de Luxembourg tout en enjoignant à dépasser ceux de Lénine et de Trotsky : « le programme et la théorie lénoniste du Parti ne faisaient que traduire un moment, aujourd'hui dépassé, de l'expérience prolétarienne<sup>22</sup> ». Ce projet d'un retour philosophique, presque philologique, aux œuvres premières du marxisme s'inscrit dans une logique herméneutique beaucoup plus générale (celle qui n'hésite pas à invoquer Marx et Hegel contre une lecture marxiste univoque), déjà initiée à la fin des années 1940 par Alexandre Kojève, Alexandre Koyré et Jean-Paul Sartre, mais également par Lucien Goldmann, Kostas Axelos et Maximilien Rubel au milieu des années 1950<sup>23</sup>.

---

<sup>21</sup> Gérard Genette, « Notes sur *Socialisme ou barbarie* », dans *Arguments*, n°4, juin-septembre 1957, p. 13.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>23</sup> Voir à ce propos le débat entre Goldmann et Rubel autour de l'édition de Marx, débat qui se constitue dans *Les Temps Modernes* au cours de l'année 1957 (Maximilien Rubel, « Mise au point non dialectique », dans *Les Temps Modernes*, n°142, décembre 1957 ; Lucien Goldmann, « Réponse à Maximilien Rubel », dans *Les Temps Modernes*, n°142, décembre 1957 et Maximilien Rubel, « À propos d'une bibliographie de Karl Marx », dans *Les Temps Modernes*, n°143-144, janvier-février 1958).

S'il est évident que Genette ne passe pas brutalement d'un engagement aux côtés de *Socialisme ou Barbarie* à la fin des années 1950 à un rejet complet des thèses marxistes dans les années 1960, sa collaboration à venir avec *Tel Quel* marque une véritable rupture par rapport à sa première trajectoire idéologique des années 1946 à 1957, le théoricien privilégiant en effet des thématiques nettement moins empreintes de significations idéologiques et davantage tournées vers des questionnements théoriques ancrés dans un découpage disciplinaire fort éloigné de la dimension totalisante du marxisme. On a donc pu observer le premier mouvement idéologique d'un intellectuel passant d'une orthodoxie, certes « folklorique », à une hétéodoxie nettement critique, qui tend progressivement à développer, à partir de la fin des années 1950, un soupçon à l'égard des partis pris idéologiques marxistes ou marxisants. Il sera maintenant question de comprendre la manière dont ce processus de distanciation par rapport à un engagement politique et idéologique s'opère au travers d'une prise de distance par rapport aux revues militantes et d'un rapprochement avec des revues plus théoriques comme *Tel Quel* dans les années 1960 puis *Poétique* en 1970.

### 3. 1957-1963. Une première distanciation critique : Genette et le « premier *Tel Quel* »

Après son bref passage dans *Socialisme et Barbarie*, Genette va progressivement renoncer à ses engagements politiques, quelle qu'en soit la nature. De ses années de militant communiste, il garde l'image d'un « long cauchemar » qui « a mis, de transition en transition, un peu de temps à se dissiper, comme lorsque, en attendant de s'éveiller, on rêve qu'on s'éveille<sup>24</sup> », écrit-il dans *Barbadrac*. Après 1956, date à laquelle il déchire publiquement sa carte du Parti, il est alors professeur en Hypokhâgne au Mans et est heureux de se tenir éloigné de l'agitation politique de la capitale et des institutions universitaires, dont il garde un souvenir mitigé. Il publie tout de même ponctuellement dans des revues parisiennes, telles que la *NRF*, sur son sujet de prédilection de l'époque : la poésie baroque, sujet on ne peut plus désengagé. Mais il s'intéresse également à la littérature moderne et c'est grâce à un article consacré à Robbe-Grillet, publié dans *France-Observateur*, qu'il est repéré par Sollers. En mars 1961, celui-ci lui écrit pour l'inviter à collaborer à *Tel Quel*, jeune revue alors totalement méconnue de Genette. Après réflexion, il accepte la proposition de Sollers et donne, en automne de la même année, un premier article intitulé « Une poétique “structurale” ? ». Cet article sera suivi de beaucoup d'autres, dont certains seront repris dans *Figures I*, en 1966. Ainsi, *Tel Quel* devient pour Genette, au début des années 1960, « un lieu de publication sympathique, un “port d'attache” possible où les articles qu'il propose sont presque toujours acceptés, et publiés rapidement<sup>25</sup> ». *Tel Quel*, qui à l'époque est encore un espace de publication assez libre, qui cultive l'éclectisme littéraire et qui ne s'est encore engagée dans aucune voie politique stricte, apparaît alors comme « le lieu d'accueil le plus vivant » pour le jeune critique exigeant qu'est en train de devenir Genette.

Au contraire, l'emprunt à Nietzsche de l'aphorisme « Je veux le monde et le veux tel quel » résonne à cette époque comme une soumission à un être-là des choses<sup>26</sup>, à une forme d'état des

<sup>24</sup> Genette, *Bardadrac*. *Op. cit.*, pp. 552-553.

<sup>25</sup> Forest, *Op. cit.*, p.167.

<sup>26</sup> Soumission à la « chose en soi », pour reprendre une formule de *Jenseits von Gut und Böse*, « Vielmehr im Schoße des Seins, im Unvergänglichen, im verborgnen Gotte, im “Ding an sich” » (Friedrich Nietzsche, *Jenseits von Gut und Böse*, Paris, Aubier, 1951, p. 22). Précisons que cette interprétation de la pensée nietzschéenne comme simple soumission à une chose en soi, à un être-là est à certains égards caricaturale et qu'elle ne doit pas présupposer une soumission aux idéologies, dont la critique fait partie intégrante de la philosophie de Nietzsche.

lieux incontestable, à une lecture univoque du réel où la critique idéologique ne semble pas nécessaire à un dévoilement des fictions collectives. Cette lecture du premier *Tel Quel* est bien entendu quelque peu caricaturale, mais elle permet toutefois de comprendre la rupture opérée dans le parcours de Genette. En effet, cette fascination quelque peu positiviste et contemplative envers le réel doit être comprise, dans le cas du théoricien de la littérature que deviendra Genette, comme la traduction d'une mise à distance de la critique systématique du rapport au réel, comme une volonté de prendre celui-ci comme objet d'analyse et non comme un lieu constamment parcouru de tensions politiques et idéologiques.

Rapidement, *Tel Quel* devient ainsi l'unique lieu de publication de Genette. Il y publie dans les numéros 7, 8, 10, 12, 14, jusqu'en 1963, date à laquelle il quitte la province et l'enseignement secondaire, pour occuper une place de maître-assistant à la Sorbonne. 1963 est également une date charnière dans l'histoire de *Tel Quel*, dans laquelle Forest voit le « nouveau départ » d'une revue qui durcit ses positions, et cesse d'être « la réunion presqu'accidentelle de jeunes écrivains en quête de reconnaissance » : « la revue se transforme alors en mouvement d'avant-garde, doté d'un projet esthétique propre qu'il s'agit de développer et de défendre<sup>27</sup> ». C'est à cette date que Sollers exprime le souhait de voir Genette, ainsi que Jean-Pierre Faye, intégrer le comité de *Tel Quel* – proposition que Genette confie, plus tard, n'avoir jamais reçue. Les circonstances restent troubles, mais il est en tout cas certain que Genette n'en fera jamais partie, et, absent du comité, il ne s'engagera dans aucune des futures grandes luttes menées par la revue. Forest a raison de soutenir que « son parcours [celui de Genette] est autre et [que] sa trajectoire ne coïncide que fortuitement et temporairement avec celle de la revue<sup>28</sup> ». En effet, si, pendant quelques années, Genette a joué un rôle actif dans l'aventure *Tel Quel*, en l'ouvrant véritablement au structuralisme littéraire – c'est lui qui intercède auprès de Barthes pour que soient publiés ses *Essais critiques* dans la collection « *Tel Quel* » ; de même, c'est lui qui soumet le manuscrit de *Théorie de la littérature* de Todorov à Sollers. On observe ici que la première collaboration de Genette avec *Tel Quel* dans les premières années de vie de celle-ci, si elle lui permet de publier une série de textes théoriques et critiques aux thématiques variées, ne correspond pas à une réelle adhésion à long terme, et l'histoire de leur rapport est celle d'un véritable éloignement.

#### 4. 1963-1968. Vers un désengagement : une réponse au maoïsme telquéen

Ainsi, dès 1963, c'est-à-dire à peine deux ans après son premier article pour la revue, les contributions de Genette se font moins régulières : on n'en compte plus que deux dans les années 1963-1965. Si *Tel Quel* reste une revue ouverte aux perspectives critiques novatrices qu'il défend et aux nouveautés scientifiques qui ne trouvent par ailleurs aucun écho à la Sorbonne, elle n'est désormais plus la seule : Genette fréquente en effet des milieux intellectuels, tels que le séminaire de Barthes à l'EPHE, qui lui ouvre de nouveaux lieux de publication, dont la revue *Communications*, fondée en 1961 par Georges Friedmann, R. Barthes et Edgar Morin, dans laquelle il publiera de célèbres articles tels que « Frontière du récit » en 1966. Genette diversifie ainsi ses lieux de publications et se voit ouvrir les pages de la revue *L'Arc* en 1965 et des *Annales* l'année suivante.

---

Nous ne développerons pas ce commentaire dans le cadre de ce travail, mais nous noterons que le recours à ce philosophe au début des années 1960 est significatif d'une volonté de se distancier d'une teneur idéologique propre aux pensées d'autres philosophes allemands.

<sup>27</sup> Forest, *Op. cit.*, p.159.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p.168.

Ces années correspondent alors, du côté de *Tel Quel*, à une véritable prise de conscience politique. La volonté d'un engagement révolutionnaire se fait de plus en plus grande dans la revue de Sollers, et déjà en 1965, on est loin de l'apolitisme des débuts de la revue et d'une adhésion aux choses « telles quelles ». Alors que Sollers plaide pour un ralliement immédiat au maoïsme, la revue se rapproche alors de plus en plus du PCF, « le seul parti marxiste véritablement représentatif<sup>29</sup> » en France à l'époque et, en 1966, l'engagement politique de *Tel Quel* est, tel que l'on peut lire dans une lettre de Pleynet à Sollers datée du 4 décembre 1966, le suivant : « La politisation de *Tel Quel* doit être connue et incontestable ; elle doit être telle que tout esprit se disant apolitique c'est-à-dire de droite ne puisse pas publier dans la revue, ne puisse pas se réclamer de la revue<sup>30</sup> ». Cette remarque est d'un intérêt tout particulier en ce qu'elle illustre un lieu commun récurrent dans la pensée marxiste et que l'on a déjà pu observer dans l'étude de la position de *La Table Ronde*, dans son rapport aux autres revues politiquement engagées. En effet, l'idée amalgamant l'apolitisme à un engagement de droite corrélée à la formule que Forest met en lumière associant les sèmes « marxisme » et « vérité » (que l'on retrouve dans les variantes « marxisme véritable », « véritable essence du marxisme », « marxisme vrai », etc.) sont des éléments discursifs constitutifs d'un interdiscours marxiste, dans lequel s'inscrit désormais *Tel Quel*. Un tel état d'esprit, un tel retour à un imaginaire orthodoxe, devait dès lors très certainement déplaire à Genette et il n'est guère étonnant de ne plus voir figurer son nom au sommaire de la revue dès 1965, et ce, même s'il publierà *Figures I* en 1966 et *Figures II* en 1969, dans la collection, qui s'avère moins marquée politiquement que la revue. Ce sont désormais des revues savantes telles que *Langages*, fondée en 1966 par Algirdas Julien Greimas, qui accueillent les travaux de G. Genette à la fin des années 1960, avant que celui-ci ne fonde, avec Tzvetan Todorov et Hélène Cixous, sa propre revue : la revue *Poétique*.

## 5. 1968-1970. L'apolitisme et la création de *Poétique*

Si le premier numéro de *Poétique* ne voit le jour, aux Éditions du Seuil, qu'en mars 1970, l'on est certain que le projet est en gestation depuis les négociations qui ont lieu, juste après mai 1968, concernant la création du Centre Expérimental de Vincennes. *Poétique* naît ainsi dans le sillon de la fondation de cette nouvelle institution, dont le maître d'œuvre est, pour les études littéraires, Hélène Cixous, déléguée par le doyen de la Sorbonne, Raymond Las Vergnas. Suite aux événements de Mai 68, les bonnes volontés réunies du ministère de l'Éducation et de la Sorbonne permettent en effet la création de cette université d'un autre genre, qui devait répondre aux nouvelles revendications des étudiants : « véritable concentré de modernité<sup>31</sup> », elle devient ainsi le symbole même de l'évolution du structuralisme après Mai 68 qui, d'une part, acquiert une plus grande légitimité en s'institutionnalisant et, d'autre part, en quittant sa position marginale, « perd de sa force critique corrosive<sup>32</sup> ». On pourrait dire que *Poétique* participe alors, même plus que Vincennes, à ce mouvement d'académisation de l'avant-garde.

On peut ici observer une logique récurrente au sein des revues intellectuelles, à savoir la mise en relation des discours scientifiques tenus dans différentes institutions, des réflexions d'un groupe d'intellectuels et des revues relayant ces travaux grâce aux particularités éditoriales

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 274.

<sup>30</sup> Pleynet, cité dans *Ibid.*, p. 275.

<sup>31</sup> François Dosse, *Histoire du structuralisme. Tome II : le chant du cygne. 1967 à nos jours*, Paris, La Découverte/Poche, 2012, p. 169.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p.168.

que celles-ci rendent possibles – avec bien entendu tous les déplacements induits par le cadre socio-discursif des revues qui diffère des modes de sociabilité et de réflexion d'une institution académique. *Poétique* œuvre ainsi à décharger l'héritage formaliste et la pensée structuraliste de toute portée politique, ce qui ne relève pas, bien sûr, du projet de Vincennes, très idéologiquement marqué (ceci explique sans doute que la revue ne soit pas, au final, complètement attachée à l'institution) et de toutes visées de combat et s'affiche plutôt comme un lieu de dialogue entre tous ceux qui s'intéressent à la littérature *en tant que telle*, à « l'écart de toute querelle de tendance »<sup>33</sup>, le dialogue étant considéré ici comme un antidote aux querelles duales. *Poétique* se conçoit donc avant tout comme un outil, comme un instrument fédérateur, au service des universitaires, des étudiants et des professeurs du secondaire.

Si Sollers apprend avec une certaine mauvaise humeur la création de *Poétique* au Seuil – il aurait eu ce mot cruel : « *Tel Quel* va finir étouffé par ses propres déchets<sup>34</sup> » –, il est rapidement forcé de constater que *Poétique*, au contraire de la revue *Change*, autre revue fondée en 1968 par un ancien telquelien et aussi abritée aux Éditions Seuil jusqu'en 1970, ne chasse pas sur les mêmes terres. *Poétique*, s'éloignant des projets ennemis mais parallèles de *Tel Quel* et de *Change*, incarne à la fois une nouvelle troisième voie, une issue à l'affrontement entre deux revues rivales, et à la fois un moment important dans l'histoire des revues fondées après 1968. En effet, *Poétique* n'est pas une revue de combat, le but qu'elle se fixe est tout autre et correspond à la fois à une innovation majeure dans le paysage des revues structuralistes et à une conséquence directe de la restructuration de l'Université française après Mai 68. Avec la création du Centre Expérimental de Vincennes, le noyau fondateur de *Poétique* voit enfin l'occasion de continuer ses travaux à l'échelon de l'Université : « [...] ce qui nous préoccupe est la possibilité d'introduire un type de critique qui jusque-là était réservé à une sorte de vie littéraire parisienne extra-universitaire. Nous voulons rompre l'isolement de la critique et de l'Université. La critique a le droit d'entrer à l'Université. L'Université n'usurpe pas la critique<sup>35</sup> », déclare Todorov dans *La Gazette de Lausanne* en 1970. Genette, Todorov et Cixous profitent ainsi de la brèche qu'ouvre Vincennes pour institutionnaliser la critique structuraliste et la théorie littéraire, et cette académisation passe, en premier lieu, par une dépolitisation. Déchargée de toute portée politique, délestée de charge militante et de toute teneur idéologique, *Poétique* est le signe éclatant d'une stabilisation des acquis de l'avant-garde théorique des années 1960 : pour la revue, l'heure n'est plus à la perpétuelle recherche du neuf mais plutôt à l'établissement durable d'une certaine approche de la littérature, qui trouve enfin un droit de cité institutionnel. *Poétique* entend ainsi s'imposer comme une revue « des Facultés de Paris », auxquelles il s'agit de faire profiter des avancées qui se sont développées dans des lieux extra-scolaires (*Tel Quel*) ou extra-universitaires (*Communications*).

Ainsi, si les revues *Tel Quel* et *Poétique* partagent la même maison d'édition, et que la seconde a été fondée par des anciens collaborateurs de la première, l'espace qui les sépare ne cesse de se creuser. En effet, en 1970, *Tel Quel* radicalise toujours plus son engagement politique, rompt avec le P.C.F. et affiche sans crainte un maoïsme combattif. Devant l'intransigeance politique de *Tel Quel*, des compagnons de longue date expriment quelques réticences : c'est le cas de Jacques Derrida, qui considère le maoïsme déclaré de P. Sollers comme une inacceptable comédie politico-théorique – le divorce est donc inévitable. Il est alors remarquable d'observer que ces réprouvés du telquelisme, J. Derrida mais aussi Jean Ricardou, trouveront dans *Poétique* un espace neutre où reprendre le travail, sans injonction à la radicalité et sans crainte d'être accusés de trahison. Derrida donne ainsi un de ces plus célèbres textes à *Poétique*, « la mythologie blanche », en mars 1971, et Ricardou poursuit ses recherches sur le

<sup>33</sup> « Présentation », dans *Poétique*, n°1, mars 1970, p. 1.

<sup>34</sup> Forest, *Op.cit.*, p. 399.

<sup>35</sup> Jean Ristat, *Qui sont les contemporains*, Paris, Gallimard, 1975, p. 200.

roman dans la collection « Poétique » en publiant en 1978 *Nouveaux problèmes du roman* – alors que *Problèmes du nouveau roman* et *Pour une théorie du Nouveau roman* étaient parus dans la collection « Tel Quel ».

Si, pour Sollers, le ralliement de *Tel Quel* à Mao est un moyen efficace de sauver l'avant-garde de l'anesthésie académique ou universitaire qui la guette, *Poétique* apparaît pour certains anciens telqueliens comme un lieu serein où reprendre la réflexion sans être empoisonnés, pour ne pas dire stérilisés, par des exigences avant-gardistes, par des sommations politiques ou par un quelconque dogmatisme idéologique. On assiste alors à un processus de refonte de l'avant-garde qui passe par la création, dans le champ universitaire, de revues plus modérées, au sein desquelles il s'agit de poursuivre des recherches, qui, bien souvent, avaient été initiées dans *Tel Quel* mais, qui désormais, se doivent de trouver d'autres lieux d'accueil. Si Forest parle lui de récupération pure et simple, nous pensons au contraire qu'il s'agit moins de publications revanchardes qui voudraient à tout prix faire du telquelisme contre et sans *Tel Quel* que d'un véritable phénomène révélateur des conséquences de Mai 68 sur l'avant-garde littéraire et théorique.

On voit alors surgir dans l'espace revuistique de l'époque d'importantes revues attachées à des institutions universitaires : en 1971, le département de littérature de Vincennes fonde sa propre revue, *Littérature*, tandis que Thibaudeau crée la revue de Nanterre, *Littérature/Science/Idéologie*, auxquelles *Tel Quel* réserve un accueil acide. Sans revenir en détails sur la teneur des railleries, citons tout de même le titre, qui se suffit à lui-même, de l'article dans lequel Le Mouvement de juin 1971 se moque de la revue de Thibaudeau : « Les minus universitaires sur la langue de l'avant-garde<sup>36</sup> ». Si les membres de *Tel Quel* sont plus violents à l'encontre de la revue de Vincennes et de la revue de Nanterre qu'envers *Poétique*, c'est sans doute parce qu'ils y voient des publications plus ouvertement rivales. En effet, l'imprégnation communiste de ces deux revues est indéniable et on pourrait dire qu'elles se situent en quelque sorte à mi-chemin entre *Tel Quel* et *Poétique*. Henri Mitterand, membre du comité de *Littérature*, confie ainsi à François Dosse que « le noyau commun était vaguement marxiste, sociologisant [...], avec des gens à la fois poéticiens passionnés par l'étude des formes mais en même temps passionnés par l'idéologie. Les deux maîtres à penser étaient d'un côté Benveniste et de l'autre Althusser<sup>37</sup> ». *Poétique* apparaît alors, dans ce large mouvement de stabilisation de l'avant-garde, comme la publication qui a accompli le plus franchement le processus d'éloignement de la matrice *Tel Quel* et s'affiche comme une revue ouverte au dialogue théorique, qui œuvre à la construction d'une discipline – la poétique moderne – et non plus au triomphe d'une quelconque idéologie, cette évolution du panorama revuistique et son déplacement en marge du champ politique correspondant désormais au projet théorique de Genette.

## Considérations méthodologiques à partir d'une trajectoire idéologique et revuistique

L'analyse de la trajectoire idéologique de Genette a permis d'établir un rapide tour d'horizon des revues intellectuelles coexistant au cours des années 1945 à 1970 et d'insister sur l'importance d'une prise en compte des réalités politiques et idéologiques dans l'étude d'organes d'expression collective où l'engagement est une donnée importante, voire centrale.

<sup>36</sup> « Les minus universitaires sur la langue de l'avant-garde », *Bulletin du Mouvement de juin 71*, 2/3, 30 avril 1972.

<sup>37</sup> Dosse, *op.cit.*, p. 185

Ces réalités se constituent en effet en facteurs décisifs dans la logique de position et d'opposition propre aux discours des revues – logique rendue particulièrement visible par les différentes adhésions et ruptures qui ont jalonné l'itinéraire de Genette. Ce parcours, qui nous a amenés à considérer différentes variantes du marxisme, du stalinisme au maoïsme, a également eu le mérite de mettre l'accent sur la portée symbolique de l'adhésion à une revue : y publier engage toujours son auteur et constitue un puissant marqueur politique. La revue, comme le dit Sirinelli, est donc bel et bien une « case stratégique » dans « le jeu de l'oie des clercs<sup>38</sup> ». En outre, nous avons vu en quoi l'enfermement idéologique produit par les affirmations tranchées de revues qui s'opposent au sein d'un même interdiscours marxiste donne presque systématiquement lieu à l'émergence d'une troisième voie alternative, d'une posture idéologique tierce qui doit, elle aussi, être pensée, en fonction de la dialectique à l'œuvre entre les positions des revues.

Nous voudrions également insister sur les implications du choix méthodologique qui a présidé ce travail : aborder un *parcours*, une *trajectoire* revuistique au travers de ses singularités propres permet d'envisager l'objet revue en évitant la perspective monographique, qui domine habituellement les études empiriques. Suivre une trajectoire nous a permis, au contraire, de développer une analyse transversale, centrée sur des oppositions plus générales entre revues, certes très hétérogènes, pour en saisir les tensions internes et externes – ce qui nous semble être fécond, étant donné qu'une revue prend toujours sens en fonction d'un système, politique, idéologique et institutionnel, dans lequel elle doit négocier et renégocier sa place.

Ce point de vue nous a également offert la possibilité de prendre le contre-pied d'un parti pris habituel dans les études de cet objet qui consiste à travailler presque exclusivement sur le « noyau dur » apparenté à une revue, le groupe gravitant durablement autour d'elle, alors qu'une revue est aussi, si ce n'est surtout, une traversée d'individualités, un carrefour, un espace où se croisent des voix diverses, dont certaines très éphémères, et souvent laissées pour compte par l'historiographie des revues. Notre travail gagnerait ainsi à être mis en perspective avec d'autres trajectoires d'autres « grands hommes » de revue (Paulhan, Todorov, Deguy, Aron, etc.), qui, ensemble, dessineraient une forme de cartographie des revues autre que celle donnée par l'accumulation des monographies et donneraient à lire un autre versant de l'histoire des revues.

---

<sup>38</sup> Jean-François Sirinelli, *Deux intellectuels dans le siècle. Sartre et Aron.*, Paris, Fayard, 1995.

## Bibliographie

- « Présentation », dans *Poétique*, n°1, mars 1970.
- Angenot (Marc), *Dialogues de sourds. Traité de rhétorique antilogique*, Paris, Mille et une nuits, coll. « Essai », 2008.
- Aron (Raymond), « Une constitution provisoire », dans *Les Temps Modernes*, n°9, juin 1946.
- Boschetti (Anna), *Sartre et « Les Temps Modernes »*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun », 1985.
- Dosse (François), *Histoire du structuralisme. Tome II : le chant du cygne. 1967 à nos jours*, Paris, La Découverte/Poche, 2012.
- Forest (Phillipe), *Histoire de Tel Quel*, Paris, Seuil, 1995.
- Genette (Gérard), *Bardadrac*, Paris, Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2006.
- Genette (Gérard), « L’“opposition communiste” en France », dans *Socialisme ou Barbarie*, n°21, mars-mai 1957.
- Genette (Gérard), « Notes sur *Socialisme ou barbarie* », dans *Arguments*, n°4, juin-septembre 1957
- Goldmann (Lucien), « Réponse à Maximilien Rubel », dans *Les Temps Modernes*, n°142, décembre 1957.
- Gorz (André), « La grève des mineurs », dans *Les Temps Modernes*, n°203, avril 1963.
- Lorent (Fanny) et Franck (Thomas), « Le projet sémiologique de Barthes dans la revue *Communications* », dans Jacqueline Guittard et Magali Nachtergael (dir.), *Revue Roland Barthes*, n°3, mars 2017.
- Matonti (Frédérique), *Intellectuels communistes. Essai sur l’obéissance politique*, Paris, La Découverte, 2004.
- Nietzsche (Friedrich), *Jenseits von Gut und Böse*, Paris, Aubier, 1951
- Ristat (Jean), *Qui sont les contemporains*, Paris, Gallimard, 1975.
- Rubel (Maximilien), « Mise au point non dialectique », dans *Les Temps Modernes*, n°142, décembre 1957.
- Rubel (Maximilien), « À propos d’une bibliographie de Karl Marx », dans *Les Temps Modernes*, n°143-144, janvier-février 1958.
- Veyne (Paul), *Et dans l’éternité je ne m’ennuierai pas. Souvenirs*, Paris, Albin Michel, 2014.